

ALESSANDRO PIPERNO

Un air de famille



**L'enfant terrible
des lettres italiennes**



RENCONTRE

10

► Alessandro Piperno:
« Gustave Flaubert,
ce n'est pas moi! »

Alessandro Piperno |

« Gustave Flaubert, ce n'est pas moi! »

Pour le romancier italien, professeur de littérature et éditeur, écrire est une joie depuis qu'il a cessé de se mesurer à l'auteur de « Madame Bovary ». Lequel précipite tout de même la crise dans le nouveau livre de l'écrivain romain, « Un air de famille »

FLORENCE NOIVILLE

À ROME

Comment ? Vous ne connaissez pas les *straccetti di manzo* ? Alessandro Piperno se fait un plaisir, un devoir même, de réparer cette lacune gastronomique. Avec sa veste kaki et son écharpe anglaise qui lui donnent l'air d'un gentleman-farmer en plein cœur de Rome, il vous emmène en face de l'Opéra, à La Matriciana. Pas n'importe quelle adresse, cette trattoria à l'ancienne. Les murs sont couverts d'autographes : Sofia Coppola, Paolo Genovese, Luca Guadagnino, Francis Ford Coppola... Sa cantine ? « Non,

non... » Juste un lieu pour les grandes occasions. Et ce jour-là en est une, non parce qu'il déjeune avec « Le Monde des livres », mais parce que c'est son anniversaire.

Il a confié cela timidement. Comme s'il s'étonnait lui-même de s'être laissé aller à cette confidence. C'est que l'homme, discret, n'aime guère se mettre en avant. Encore moins se monter du col. Il le pourrait pourtant. A 53 ans, Piperno est l'un des plus grands écrivains italiens de sa génération. Un styliste hors pair, subtil, pince-sans-rire, volontiers paradoxal

et vertigineusement cultivé. *Il Professore* enseigne la littérature française à l'université Tor Vergata. A côté d'essais marquants (sur Proust notamment), il est l'auteur de six brillants romans – dont *Persécution* (Prix du meilleur livre étranger 2011) et *Inséparables* (prix Strega 2012) –, il dirige chez Mondadori la prestigieuse collection « I Meridiani », l'équivalent italien de « La Pléiade », il écrit pour le *Corriere della Sera*... Bref, il est à lui seul une institution.

En France, où son cercle d'admirateurs ne cesse de grandir, c'est l'éditrice Liana



Rencontre

Une réconciliation avec soi-même

SECOND VOLET D'UN DIPTYQUE commencé avec *La Faute* (éd. Liana Levi, 2023), mais pouvant parfaitement se lire indépendamment, *Un air de famille* est lui-même un roman en deux parties.

Acte I : à 50 ans, Sacerdoti, professeur de littérature à l'université, voit le ciel lui tomber sur la tête. Dénoncé par une collègue, une certaine Teresa, aussi malfaisante que carriériste et influente sur les réseaux sociaux, le voilà convoqué par sa hiérarchie. Son tort : avoir cité en cours des phrases misogynes de Flaubert, extraites de la *Correspondance*. Sacerdoti croit à une farce, se défend (mal), se laisse emporter dans un

tourbillon médiatique et, piégé, capitule en quittant l'université.

Acte II : coup de théâtre, un enfant déboule dans sa nouvelle vie. Sacerdoti, contre toute attente, est nommé tuteur d'un lointain cousin, un garçon de 8 ans qui vient de perdre ses parents. Remuant ses souvenirs, le forçant à l'introspection, cette présence inattendue réconciliera-t-elle avec lui-même ce célibataire qui se voyait « hors-jeu », pensait n'aimer que les grands auteurs et détester les enfants ?

Il suffit de lire les deux premières pages de ce roman pour être enivré. Au-delà de la savoureuse satire du monde universitaire et de ses dérives, ce livre est surtout un

prétexte pour méditer (et avec quelle verve !) sur l'âge, la perception du temps, la force des liens familiaux, la foi en la culture et la foi tout court. Les lecteurs qui ne connaissent pas encore Piperno ont beaucoup de chance. Ils vont découvrir un maître, un virtuose du sarcasme, de l'ironie et de l'auto-dérision : l'une de nos meilleures plumes européennes. ■ FL. N.

UN AIR DE FAMILLE
(*Aria di famiglia*),
d'**Alessandro Piperno**,
traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont,
éd. **Liana Levi**, 448 p., 23 €,
numérique 18 €.

Levi qui l'a découvert. La première, elle a flairé le talent de celui que l'on compare souvent à Philip Roth (1933-2018) – trop souvent, aux yeux de l'intéressé : « *Ses personnages masculins sont des hommes forts. Les miens n'ont pas assez de vitalité pour batailler. Je crois vraiment que les héros littéraires européens sont moins sûrs d'eux que leurs homologues américains.* » Quoi qu'il en soit, depuis *Avec les pires intentions*, paru il y a près de vingt ans, jusqu'à cet *Air de famille* qu'elle publie aujourd'hui, Liana Levi ne l'a plus jamais lâché.

« Ah ! la famille ! »

Avant l'arrivée des *straccetti*, on demande à Piperno comment il fête habituellement son anniversaire. « *Avec un gâteau particulier* », dit-il en décrivant le *caprese*, un dessert juif originaire de l'île de Capri. Les Piperno viennent-ils de la baie de Naples ? Pas du tout. « *Ils appartiennent depuis toujours à la communauté juive de Rome, laquelle n'est ni séfaraïde ni ashkénaze, mais romaniti, explique-t-il. Et ces romaniti représentent aujourd'hui la plus ancienne communauté juive d'Europe, peut-être même du monde... En tout cas, c'est ce que dit le mythe...* » Chaque année donc, la mère de l'auteur lui confectionne son gâteau préféré et, chaque année, il vient s'en régaler dans son giron. « *Eh oui, plaisantait-il à la sortie de Persécution. Je suis le petit garçon à sa maman jamais grandi !* » C'était il y a quinze ans : cela n'a pas changé.

Comme n'ont pas changé les grands thèmes qui l'obsèdent et donnent à son œuvre son ton, son relief, son humour, immédiatement reconnaissables. Si Morandi peint des bouteilles ou Cézanne des pommes, Piperno, lui, décrit inlassablement la famille. « *Ah ! la famille !, s'exclame-t-il en riant. En effet, c'est mon refrain, mon idée fixe, mon core business !* » Même lorsqu'il cherche à s'en éloigner, elle le rattrape. Dans son nouveau livre, par exemple, il a tenté une chose inhabituelle : comme s'il voulait, cette fois-ci, en finir avec elle, il a mis en scène deux orphelins. L'un, Sacerdoti, devenu professeur, est un quinquagénaire célibataire qui déteste les « *petites brutes égoïstes, bruyantes, cruelles et vulgaires* » – selon les mots de l'écrivain anglais Philip Larkin (1922-1985) placés en exergue du roman – que sont à ses yeux les enfants.

L'autre : un garçonnet de 8 ans qui vient chambouler son destin au milieu du roman, lorsque Sacerdoti, du jour au lendemain, se voit désigné comme tuteur de ce lointain petit-cousin qui vient accidentellement de perdre père et mère.

Or voici que ces deux inconnus – ils ne se sont jamais rencontrés, n'ont jamais souhaité vivre ensemble – sont bien forcés d'admettre que quelque chose les relie. Une façon d'être, de penser ? « *C'est ce que Proust appelait les "atavismes", dit en souriant Piperno. Le fait qu'il existe un mimétisme, une capacité à se reconnaître, le fait que les liens du sang soient aussi centraux et notre part de libre arbitre si mince... Tout cela n'est-il pas à la fois terrible et rassurant ?* »

Dans sa comédie humaine, les protagonistes se ressemblent. « *Tous mes personnages pourraient dîner chaque jour ensemble*, note l'écrivain, *ils sont tous de la même famille.* » Ce qui les rapproche ? Ses héros ne sont jamais héroïques. « *Ils ont mon tempérament, plaisante-t-il, ils sont faibles, lâches et bons vivants.* » Flegmatiques aussi. Et leur désinvolture leur joue des tours. Dans *Un air de famille*, le Professeur a eu l'imprudence de citer en cours trois phrases misogynes de Flaubert. Immédiatement, le voilà accusé de véhiculer les « *idées les plus rétrogrades* ». Sur les réseaux sociaux, il n'est plus qu'un dangereux « *dealer d'obscénités réactionnaires* ». Il essaie d'en rire, mais ce n'est pas la bonne réponse. Une mécanique s'installe qui l'aspire et le broie. Le voici couvert d'opprobre, évincé de l'université, précipité dans la solitude et le déshonneur. Jusqu'à ce que l'enfant, avec son air de ne pas y toucher, son fameux « *air de famille* », vienne le sauver de cet invraisemblable marasme.

Une ironie mordante

De son propre aveu, Piperno s'amuse. Et même de plus en plus. Au début, il y a vingt ans, écrire n'était pour lui « *que du tourment* ». Mais, un jour, sa femme lui a glissé quatre mots magiques : « *Tu n'es pas Flaubert.* » C'était important, insistait-elle : s'il comprenait qu'il n'était pas Flaubert, il ferait de belles choses. C'est ce qui s'est passé. « *Gustave Flaubert, ce n'est pas moi !, triomphe aujourd'hui un Piperno jovial. Depuis que j'ai compris ça, je m'amuse énormément !* »

Dans *Un air de famille*, l'écrivain observe avec délice son personnage s'enfermer dans une situation absurde. « *Cela me plaisait que ce professeur blanc issu d'un milieu aisé soit l'emblème de l'homme en difficulté. J'ai beaucoup souri de le voir s'enfermer dans cette spirale infernale. Du sadisme ? Evidemment !* » Mais aussi de la tendresse. Une ironie mordante, douloureuse presque. Car, selon lui, ce goût pour l'ironie est ce qui fait le plus défaut autour de lui aujourd'hui. « *Le cœur serré, je pense au jour où Panurge ne fera plus rire* », déplorait Milan Kundera (1929-2023). D'après Piperno, ce jour est arrivé. Il ne le constate que trop à l'université. « *Mes étudiants n'aiment pas Stendhal. Précisément parce qu'ils ne comprennent plus l'ironie. Ni l'hyperbole ni le paradoxe. Ils prennent tout pour argent comptant.* »

Une fugace lueur de mélancolie. Mais très vite l'hédoniste reprend le dessus. Voici qu'arrivent les *straccetti*. « *Que je vous explique... Ce sont de très fines lanières de bœuf mélangées ici à de l'artichaut frais. Typiquement romain !* » On sent qu'il pourrait parler des heures du petit dôme marron et vert qui pointe au centre des assiettes, comme lorsqu'il évoquait les délices sucrés de Capri ou la prose enchanteresse de son « *gaillard normand* » (Flaubert). Avec une même volupté, une même dévotion, une même gourmandise de bec fin, qui, à table comme dans ses livres, vous ouvrent instantanément l'appétit. ■

Parcours

1972 Alessandro Piperno naît à Rome.

ANNÉES 1990 Il étudie la littérature française à l'université Tor Vergata, à Rome, où il enseigne aujourd'hui.

2005 Il publie son premier roman, *Avec les pires intentions* (éd. Liana Levi, son éditeur français, 2006).

2010 *Persécution* (Prix du meilleur livre étranger 2011).

2012 *Inséparables*, prix Strega.

2023 La Faute.

EXTRAIT

« Je te prie de ne pas te dérober et de répondre à ma question : tu estimes qu'attribuer ces phrases à Flaubert te rend moins coupable ?

– Attribuer ? Pourquoi tu dis "attribuer", Teresa ? Je n'attribue rien du tout à personne. Elles sont de Flaubert.

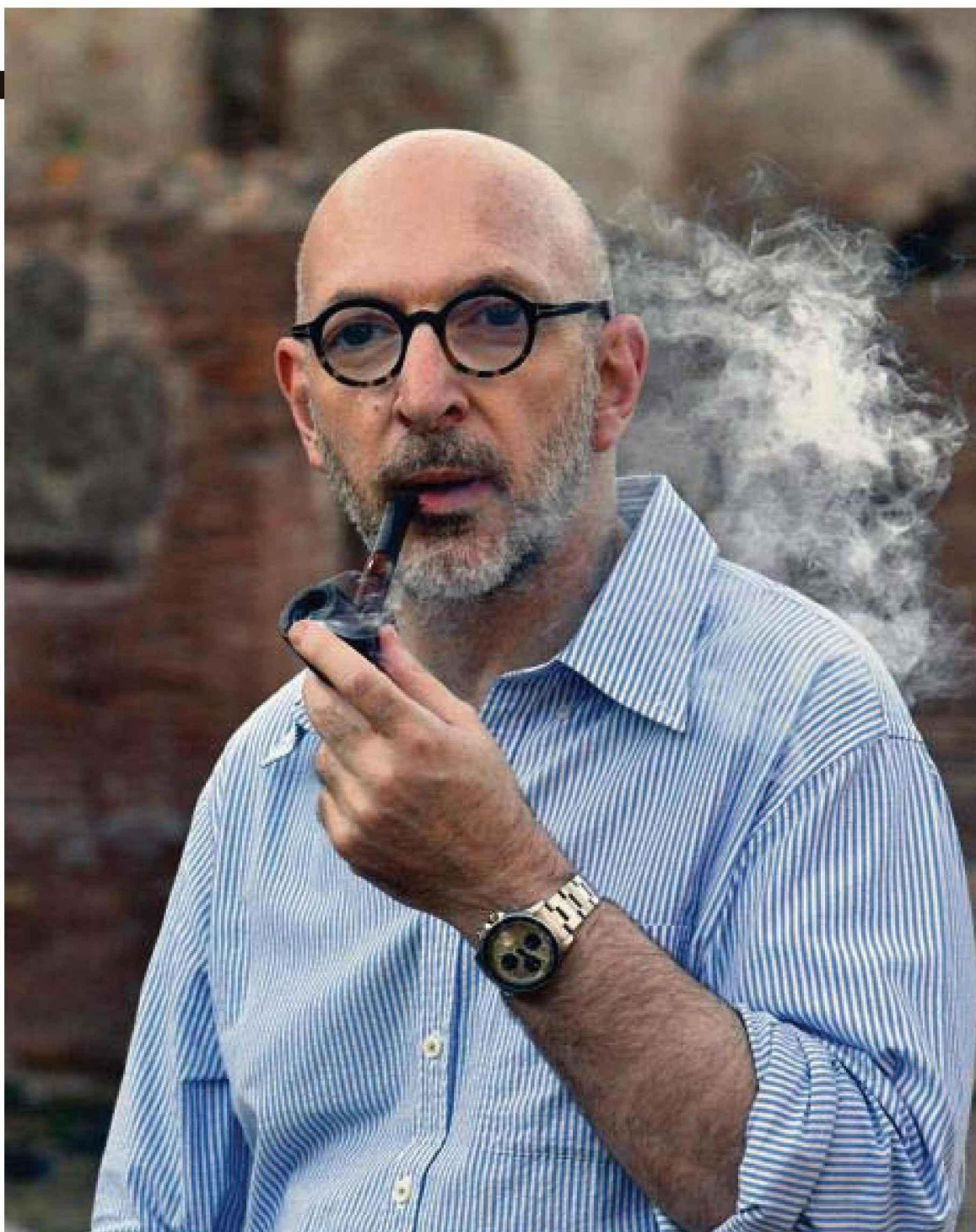
– Alors c'est ça ? Lui, le grand Flaubert, il peut dire ce qu'il veut ? Et toi (...), tu peux le ci-

ter comme bon te semble ? Si Flaubert dit que les femmes n'ont pas d'âme, si Flaubert dit que les femmes sont des bêtes de somme, tu le répètes comme un perroquet. Et qu'importe si tu as devant toi des jeunes filles qui portent le poids de tous les abus infligés par des hommes comme Flaubert. (...) Ce qui compte c'est seulement le magistère de Flaubert, c'est bien ce que tu nous dis ?

– Je ne sais pas. Dis-le-moi. Devrais-je le censurer ? »

UN AIR DE FAMILLE,
PAGES 41-42





Alessandro Piperno, à Rome, en 2024. MIMMO FRASSINETI/AGF/SIPA



CRITIQUE

Les tribulations d'un homme en crise

Chassez le religieux, il revient sous d'autres atours, même chez un homme comme le professeur Sacerdoti, indécrottable célibataire hédoniste né au début des années 1970 qui exécra le monothéisme, les moralisateurs et tous les conformismes. En effet, et il en était conscient, il enseignait la littérature française à l'université Tor Vergata de Rome avec un feu sacré très comparable à celui qui animait ses ancêtres lorsqu'ils lisaient la Bible. « *Mi-rabbin, mi-prêtre voilà comment je me percevais : interprète du Verbe authentique et intermédiaire entre la littérature universelle et de jeunes esprits assoiffés.* » Le héros du roman d'Alessandro Piperno est aussi un romancier en vue, moitié juif, comme l'auteur, et il a une vision mystique de l'art, comme Flaubert, son maître : « *Si vous ne croyez pas à l'au-delà, (...) il ne vous reste qu'à vous consacrer à cette forme de spiritisme laïque* » qu'est l'écriture. Mais voilà qu'au début du roman Sacerdoti constate, terrifié, qu'il est en train de perdre la foi dans la littérature.

C'est à ce moment-là que le ciel lui tombe sur la tête, par le truchement d'une « *commission paritaire chargée d'évaluer les comportements du corps enseignant* ». L'une de ses jeunes collègues, une certaine Teresa, grande redresseuse de torts masculins, magnifiquement retorse et très populaire sur les réseaux sociaux, l'a dénoncé. Sa faute : avoir cité en cours des extraits misogynes de la correspondance de Flaubert. Grotesque ? Pas seulement. Si le romancier fait un tableau corrosif et jubilatoire des néopuritains qui ont pris le pouvoir à l'université, il élargit sa satire aux mœurs libérales de sa génération, en exerçant sur son héros son talent pour l'autoanalyse. D'une part notre professeur doit admettre qu'en citant ces

**ALESSANDRO
PIPERNO**

Un universitaire
banni pour avoir cité
une phrase misogyne
de Flaubert change
de vie. Intelligent,
drôle, émouvant.



UN AIR DE FAMILLE
D'Alessandro
Piperno,
traduit de l'italien
par Jean-Luc
Defromont,
Liana Levi,
450 p., 23 €.

phrases de Flaubert il avait bien une intention provocatrice. D'autre part, en replongeant dans son passé, il se demande si l'horrible Teresa ne serait pas « *le bras armé d'une certaine justice au long cours* », une espèce d'« *ange exterminateur* » qui le mettrait face à ses fautes ? Mais quelles fautes ?

Victime d'un formidable lynchage médiatique, il décide de démissionner, interrompt sa carrière littéraire et s'enferme dans sa tour d'ivoire. C'est alors que Piperno fait surgir une sorte de deus ex machina, sous les traits d'un... enfant. Bon an mal an, malgré sa répugnance initiale, le héros accepte de recueillir le fils d'une de ses cousines, morte dans un accident avec son mari. Voici Noah, 9 ans, « *un mètre trente de circonspection et de perplexité* ». Notre professeur qui se plaignait que sa vie n'avait plus de but en a trouvé un ! C'est ainsi qu'à mi-course le roman et l'existence du narrateur changent de cap. Noah qui a reçu une éducation religieuse juive retournera-t-il son tuteur vers le Dieu de ses pères ? En prenant soin de cet enfant et en l'aimant, le narrateur consolera-t-il le petit garçon orphelin qu'il a lui-même été et qui s'agite encore en lui ?

Sarcasme et bon sentiment

Ce roman, un régal pour l'intelligence, fourmille de choses vues et terriblement bien vues sur la société contemporaine. Chaque personnage secondaire que l'auteur fait entrer et sortir avec une désinvolture, une maîtrise et une liberté narrative époustouflantes, est l'occasion de raconter une petite histoire et de se livrer à des réflexions générales. Aussi bon conteur que moraliste, Piperno a une aisance, une faconde même, à la fois irritante, charmante et émouvante. Connu pour exceller dans le sarcasme et l'autodérision, il relève ici le défi, dans la seconde partie, d'écrire un roman avec de bons sentiments. Chapeau l'artiste ! Ira-t-il jusqu'à une happy end ? On n'en dira pas plus, sinon qu'*Un air de famille* est le deuxième volume d'un diptyque romanesque commencé avec *La Faute*, et qu'on espère qu'il y aura un troisième volet à l'aventure existentielle du professeur Sacerdoti. ■

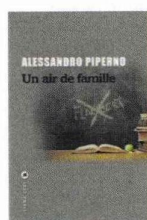
A. L.



Leçon de chute

Avec les pires intentions avait révélé Alessandro Piperno, il y a vingt ans. Six romans et un prix Strega (en 2012) plus tard, le romancier offre avec *Un air de famille* une fiction typique du redoutable ironiste qu'il est. On y retrouve Sacerdoti, celui qui, dans *La Faute*, racontait sa jeunesse et comment il avait rusé pour devenir universitaire. À 50 ans, il est désormais écrivain (en panne), et professeur de littérature à l'université de Rome. Plus que jamais, il revendique « *une longue carrière d'imposteur* ». Voici que sonne l'heure du bilan... par une convocation en commission. Pour avoir cité, sans les contextualiser, des propos misogynes issus de la correspondance de Gustave Flaubert, il est cloué au pilori par toute l'université, et surtout par les réseaux sociaux. Étonnamment, il (se) laisse pourrir. Plus surprenant encore : une lointaine cousine meurt, qui l'avait placé « *en tête de la short list des proches qui pourraient se voir confier la garde de [son] enfant* », Noah, 8 ans. À sa manière, notre quinquagénaire devra apprendre à transmettre autrement. À travers les étapes de ce changement de vie, le duo Sacerdoti/Piperno alterne le peigne fin et la dent (très) dure pour dépeindre l'époque, le rapport entre les âges et les genres, ou encore l'intraitable besoin de culture. ■

Hubert Artus



★★★★★
UN AIR DE FAMILLE
(ARIA DI FAMIGLIA)
ALESSANDRO PIPERNO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
JEAN-LUC DEFROMONT, 448 P,
LIANA LEVI, 23 €



Alessandro Piperno, l'improbable famille

« Il y a du vent dans la tête des femmes comme dans le ventre d'une contrebasse » : en consacrant son cours à la misogynie de Flaubert et en s'en faisant le provocateur perroquet, le professeur Sacerdoti s'attire les foudres des étudiantes, relayées par une collègue qui a fait de la lutte contre le sexisme son étendard d'influenceuse ; incapable de se repentir, il est écarté de l'université, ses œuvres sont mises au rebut.

Devenu paria de la bonne

société romaine, il se voit confier la garde de Noah, un enfant orphelin. C'est un lointain cousin, grandi dans une famille juive pratiquante quand le professeur cultive son athéisme, mais celui-ci est le seul parent à pouvoir faire office de tuteur. Une autre vie débute pour cet homme enclin au désenchantement et au sarcasme.

De cette histoire d'érudit confit de certitudes rouvrant son cœur au contact inopiné d'une jeune âme, on pourrait

attendre un scénario convenu, d'autant qu'Alessandro Sacerdoti a tout du double de l'auteur, Alessandro Piperno, lui-même quinquagénaire et enseignant en littérature française à Rome, écrivain à succès, passionné de Proust.

Mais *Un air de famille*, deuxième d'une trilogie après *La Faute* (il se lit indépendamment), déjoue ces préventions par des qualités de fait assez proustiennes : finesse psychologique et

sociologique, élégance du style et de l'humour, sens aigu de la satire. Au centre de ce roman très réussi, le narrateur, perdu dans sa judaïté comme dans sa relation aux autres, singulièrement les liens du sang, incarne le tour-

ment du *cupio dissolvi* - "le désir de se dissoudre" - tiré de l'Épître aux Philippiens de Paul : l'irrépressible impulsion de faire soi-même son propre malheur.

● F. M.



Alessandro Piperno.
Photo Philippe Matsas

Un air de famille, Alessandro Piperno, traduit par Jean-Luc Defromont, Liana Levi, 440 pages, 23 €





La fabrique de l'Opinion

Infolio

Le dandy et l'orphelin

Quoi qu'on puisse reprocher au wokisme, il faut lui reconnaître un mérite : il aura inspiré aux romanciers contemporains des scènes d'interrogatoire extraordinaires. Vous savez, ces procès de Moscou new-look où un aréopage d'inquisiteurs à l'air pincé accable un pauvre accusé à coups de questions tordues et d'insinuations malveillantes sur son machisme ou son racisme supposés, avant de lui asséner le coup de grâce sous la forme d'une sanction décidée à l'avance. Lionel Shriver - dont je vous recommande au passage le nouveau livre, un excellent recueil de chroniques qui sort ces jours-ci - avait écrit l'une des meilleures scènes du genre dans son roman *Quatre heures, vingt-deux minutes et dix-huit secondes*.

Elle est rejointe aujourd'hui sur le podium par Alessandro Piperno, qui en compose une à son tour dans son nouveau roman, *Un air de famille*. Scène d'autant plus piquante en l'espèce qu'elle se déroule dans le monde feutré de l'université italienne, plus particulièrement dans le département des lettres, l'un des biotopes par excellence du wokisme. Le narrateur, le professeur Sacerdoti, héros récurrent de Piperno, est accusé par quelques étudiants d'avoir proféré des propos inconvenants lors d'un cours sur Flaubert. Problème : les propos en question se trouvent être, précisément, des citations de Flaubert. Qu'importe ! La machine à broyer est lancée, inarrêtable, pour le plaisir de certains collègues qui rêvaient de tenir son scalp...

Excentricité. Les démêlés tragico-comiques de Sacerdoti avec le monde universitaire ne constituent que la première partie du roman, qui s'enchaîne sur un sujet tout à fait différent : sa carrière ruinée et

sa réputation détruite, notre héros se voit confier par la justice un bambin de dix ans devenu orphelin, sous prétexte qu'il est sa seule famille. Accueillir un enfant, voilà un défi de taille pour notre dandy célibataire aux goûts anachroniques, d'autant que le gosse a été élevé dans le respect d'un judaïsme assez strict, là où lui-même n'est pas un pratiquant fort zélé...

Les comédies d'Alessandro Piperno n'étaient pas ma tasse de thé jusqu'ici, mais cet *Air de famille* pulvérise toutes mes préventions. Je n'avais même rien lu d'aussi drôle, ni d'aussi entraînant cette année. L'autoportrait du narrateur en intello quinquagénaire sur le retour est savoureux, avec sa tendance à l'auto-apitoiement et son sentiment d'être un paria, où qu'il passe. Revers heureux de la médaille, son excentricité naturelle lui fait jeter un regard caustique et désabusé sur les milieux qu'il fréquente, qu'il s'agisse de l'université, de la télévision ou de la communauté juive. Le roman comporte des longueurs, mais le style de Piperno est si riche en trouvailles comiques qu'on y prend à peine garde. Accessoirement, c'est aussi un très bon tract en faveur de Flaubert, ce qui n'est pas sa moindre qualité.

Un air de famille
 d'Alessandro Piperno
 (traduit de l'italien
 par Jean-Luc
 Defromont, Liana
 Lévi, 436 pages,
 23 euros).

***La chronique
de Bernard
Quiriny***

